

J'ai protesté contre cette proposition parce qu'elle était illégale, et ce, malgré les affirmations de l'assemblée, et gaspillait un montant de seize cents dollars (\$1600.00) des fonds du Collège, les donnant en cadeau, purement et simplement, parce que les secrétaires et le trésorier ne pouvaient être ni des aides ni des assistants de l'officier exécutif du Bureau, la chose étant impraticable, et aussi parce que l'officier nommé devait être compétent; ce moyen détourné pour avoir l'aide de l'ancien registraire ne me convenait pas, on s'est mépris, le succès eut été plus facile autrement.

Je pourrais citer bien d'autres faits, parler de la nomination des assesseurs à Québec, où pas un nom suggéré par les gouverneurs n'a pu passer, malgré que j'en aie envoyé la liste complète au secrétaire (j'ai encore la copie de ma lettre), dire que les rapports des examens de 1909 ne portent les signatures que de quatre (4) assesseurs, et encore que l'un de ceux-là a été assesseur en primaires et en finales, et qu'il a été le seul assesseur en primaires pour vingt-deux (22) élèves; comment cela a-t-il pu se faire, je ne le comprends pas, et pourtant les documents sont là; le montant payé à ces assesseurs, je n'en veux rien dire, je m'arrête et je laisse le lecteur apprécier les raisons invoquées contre moi. Les faits cités, et beaucoup d'autres, que je ne mentionne pas, ne me permettent-ils pas de supposer que ma position de registraire eût été gênante pour ceux qui ont l'habitude de se faire fi des règlements, de favoriser les amis et de conduire les affaires du Collège selon les intérêts ou les caprices du moment.

J'ai été un registraire rigide, je suis content de l'admettre et cette fois je suis d'accord avec Altruisme, mais j'ai été rigide également pour tous, la loi et les règlements guidaient seuls ma conduite, et si cela m'a valu des inimitiés, qui se sont manifestés de diverses manières, l'approbation sincère et les bons sentiments de tous ceux qui jugent sans passion, m'ont amplement récompensé, et le seul regret qui me reste, c'est de n'avoir pas eu le temps de compléter l'organisation que j'avais commencée.

S. BOUCHER.

---

## Education Médicale

---

Quand je lis les journaux de médecine, les différentes revues, qui traitent de la science médicale, j'y vois une tendance à tout changer, à tout bouleverser, à tout innover, et dans la manière de connaître les maladies, et la manière de les traiter. Nous avons des instruments qui font voir des yeux et toucher du doigt tous les dérangements qui peuvent se produire dans notre organisme, et nous avons des formules de remèdes pour toutes et chacune des maladies. L'enseignement médical tend à la chimie, à la physique, et aux arts mécaniques.

Sans vouloir déprécier ces sciences et ces arts, il me semble qu'on accorde trop de valeur à leur acquisition, et pas assez d'attention à notre machine humaine.

En effet, pourquoi les mêmes maladies différent-elles de gravité chez deux sujets différents, et même parfois sur le même sujet. Ce sont pourtant les mêmes causes qui doivent produire ces affections. Pourquoi se comportent-elles d'une manière différente chez les uns et les autres? Il faut qu'il y ait quelque chose qui nous échappe dans l'évolution de ces affections, ou dans la condition des malades. Pourquoi avec un pouls de 100 à la minute, et une température de 98 à 99, un malade meurt-il? tandis qu'un autre avec un pouls de 130 et même 140 et une température de 104 à 105, paraissant avoir parfois la même maladie, s'en réchappe-t-il, lui? Avec toutes les indications que nos instruments nous fournissent, qui aurait cru que le dernier malade survivrait, et que le premier mourrait?

Au-dessus de tous les instruments et inventions nouvelles, il y a le sujet en cause; il y a aussi, comme le disait M. le Dr E. P. Benoit, dans l'éloge qu'il fit, l'automne dernier, de M. le Dr Rottot, dans la leçon d'ouverture de la Clinique Médicale de l'Hôpital Notre-Dame, il y a le tact médical, qui lui, ne trompe pas.

Aujourd'hui la tendance est trop aux sciences secondaires, et l'on s'occupe trop, il m'est permis de m'exprimer ainsi, à former des mécaniciens, et pas assez à développer le sens médical chez les étudiants. Quand ils ont reçu leur diplôme, s'agit-il d'examiner un malade, ils ne peuvent le faire sans avoir un attirail de tous les instruments dont on leur a appris à ne pas savoir se passer. Ce n'est pas que je blâme l'usage de ces instruments dans certains cas; mais je trouve qu'on leur donne trop de confiance, et l'on devrait pouvoir juger un malade, même sur la simple apparence, et savoir distinguer la gravité de la plupart des maladies par les symptômes qu'elles présentent sur chaque sujet. Il s'agit moins de connaître les maladies, dans leurs plus petits détails, que de guérir les malades.

Et aussi qu'avons-nous gagné par ce déluge de médicaments, qu'on nous présente sous différents noms, et qu'on préconise bons pour telle et telle maladie. Là surtout, il y aurait une révolution à faire, comme le disait si judicieusement un article de notre journal en date du 22 mai, et intitulé "La Pharmacologie et la Pharmacotechnie". Pourquoi avoir tant de milliers de formules, qui ne renferment en réalité que les principes d'une centaine de remèdes?

Débarrassons-nous donc de tout cet encombrement de formules; sachons employer les principes actifs de nos cent remèdes, et apprenons à les mélanger nous-mêmes, suivant le cas que nous avons à traiter. Quand nous saurons apprécier l'état de notre malade, et que nous connaîtrons l'effet, non dans le laboratoire, mais sur nos organes, des remèdes que nous appliquons, alors nous pourrions être réellement médecins.

Dr J. LIPPE,

St-Ambroise de Kildare.